

Piñata

Daniel Saldaña París

Numéro 71, hiver 2018

Les nouveaux romanciers mexicains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saldaña París, D. (2018). Piñata. *L'Inconvénient*, (71), 22–23.

PIÑATA

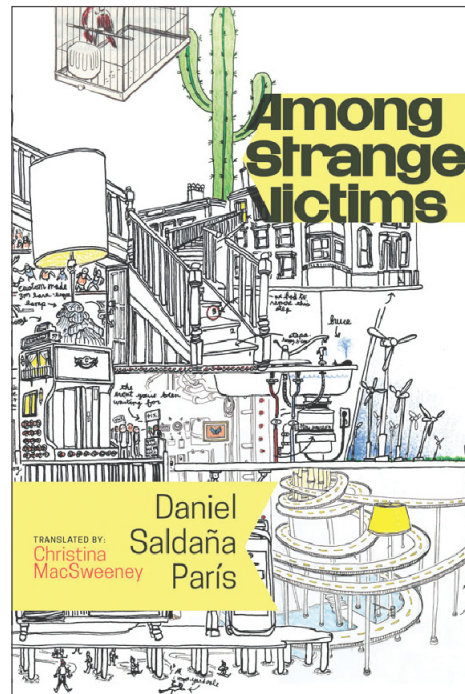
Daniel Saldaña París

Alicia était immodérée, voire excessive à maints égards, mais c'était justement de cela que j'avais besoin à ce moment, la seule relation capable de ranimer en moi un certain enthousiasme pour Madrid et, par le fait même, de reporter mon retour au Mexique, que j'avais évoqué entre intimes et amis depuis deux mois, rassasié que j'étais de ma solitude et, plus précisément, de mon célibat.

Même si nous partagions certains cours à la faculté et avions des amis en commun, jusqu'à cet été – le plus chaud de tous ceux que je passai en Espagne – nous ne nous étions jamais vraiment parlé. Quelques étudiants de philosophie, comme nous, discutaient sous un soleil brûlant d'un sujet de politique conjoncturel et Alicia, qui n'avait pas participé à la conversation et s'était tenue un peu à l'écart du groupe, n'hésita pas à leur dire, avec un sérieux absolu, qu'ils étaient des pédales et que, pour faire la révolution, il fallait posséder une paire de couilles comme celles qu'ils n'avaient pas. Moi qui n'avais jamais cherché à faire la révolution et encore moins à me vanter de ma virilité devant les autres, je pensai qu'il me fallait coucher avec elle. Je ne pensais pas à une relation, simplement à ça : baiser avec elle de temps à autre. Évidemment, compte tenu de la volonté de fer d'Alicia, cette initiative n'aurait mené à rien si elle n'était venue que de moi ; heureusement, lorsque nous nous étions croisés, elle m'avait lancé, directe et souriante : « Ce que tu veux, c'est me sauter », premiers mots qui m'arrachèrent, à moi, Mexicain en fin de compte et plus enclin aux détours, un rire nerveux qui équivalait à un assentiment. C'est ainsi que tout commença.

Deux mois plus tard nous déménageons ensemble. C'est-à-dire qu'elle emménagea dans le petit appartement familial où je vivais sans payer de loyer le temps de terminer mes études, avec pour seule condition de ne pas y foutre le bordel (les voisins étaient des gens plaignards) et de n'y emmener personne vivre avec moi. Mais les parents d'Alicia étaient conservateurs comme seuls peuvent l'être certains banlieusards autour de Madrid, et ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils la mettent à la porte compte tenu de la vie licencieuse qu'elle menait.

L'intensité de notre amour – si vous me permettez cette hyperbole – fut toujours sujette aux fluctuations de son caractère et à ma passivité presque totale face à ces



bourrasques. Pour commencer, Alicia déclara, en s'appuyant sur ses dernières lectures, que la monogamie était une contrainte impraticable. Je n'étais pas complètement d'accord, mais pour une étrange raison (je n'ai jamais réussi à être aussi altruiste à cet égard), cela ne me dérangeait pas de savoir qu'elle batifolait avec d'autres garçons dans les jardins voisins de l'université. Pour ma part, je tentai quelques fois de nouer des amours parallèles, mais l'entreprise semblait requérir un effort démesuré et je me résignai rapidement à la fidélité sans trop de lamentations. Alicia était une femme intelligente et amusante, et quand elle était proche, Madrid s'avérait plus supportable.

Son anniversaire, à la fin septembre, me parut une bonne occasion pour inviter plusieurs de ses amis au studio et formaliser ainsi publiquement notre relation qui, dans les couloirs, passait par un arrangement de convenance : elle vivait avec moi parce qu'elle avait été renvoyée de chez ses parents, et je tolérais sa présence parce que j'étais incapable de vivre seul. En constatant de première main nos splendides interactions, pensai-je, les autres déclareraient forfait quant à l'idée de lui proposer du sexe dans les arbustes, et notre tempétueuse relation à géométrie variable céderait ainsi le pas à un concubinage universitaire aux teintes plus conventionnelles.

Je proposai à Alicia de confectionner deux piñatas en papier mâché, pour donner à la fête une touche mexicaine, et elle, ignorant totalement les nuances de la « mexicanité », suggéra d'organiser une fête costumée dont le thème serait le Far West. Cela me semblait une trouvaille absurde mais au bout du compte amusante, et donc j'acquiesçai. Nous conçûmes un carton d'invitation convoquant « pistoleros » et « danseuses de cabaret » à venir célébrer dans notre « saloon », dans une atmosphère « dionysiaque » (l'adjectif venait d'elle et je ne pus la dissuader de l'inclure) ; « bandits » et « fugitifs » étaient bienvenus à la « fiesta-piñata » (je lui expliquai que cette expression n'existait pas, mais elle la trouvait plausible, et je finis par céder).

Quelqu'un commit l'erreur malveillante de photocopier l'invitation, et toute la faculté fut bientôt au courant de l'imminente rumba.

Les préparatifs domestiques nous rapprochèrent quelque peu. J'achetai des ballons, préparai de la colle de farine et lui expliquai comment fabriquer une piñata avec du papier journal avant de lui donner la forme qu'elle voudrait. J'optai de mon côté pour l'étoile canonique, mais Alicia, plus imaginative, se proposa de fabriquer une femme enceinte. Je lui dis que ficher des coups de bâton à une femme enceinte n'était pas une idée particulièrement bonne, car cela pourrait connoter des violences de genre et choquer certaines personnes. Alicia invoqua des arguments théoriques fondés sur je ne sais quelle lecture féministe pour justifier sa piñata ; pour les femmes, objecta-t-elle, ce serait une expérience cathartique de pouvoir démolir cette allégorie des attentes que la société cultivait envers elles quant à leur fonction féminine. Elle dit quelque chose comme ça, et je pensai que cette discussion était sans objet et que finalement c'était sa piñata et qu'elle pouvait la faire comme elle voulait.

Je ne peux pas dire que le résultat fut très convaincant. Une femme vêtue de blanc, dont la tête pendait sur le côté et qui portait dans son ventre les fruits et sucreries typiques de ce rituel festif. C'était une sculpture horriblement sordide, surtout à côté de mon étoile impeccable, avec ses pointes coniques et ses couleurs brillantes. Deux jours avant la fête, Alicia décida d'emporter sa piñata chez une amie pour y apporter les dernières touches pendant qu'elles coudraient les costumes secrets qu'elles porteraient à la fête ; elle voulait me surprendre, dit-elle, et ne savait pas encore comment elle se déguiserait.

Je profitai de ces deux jours pour terminer un essai sur le *Léviathan* de Hobbes, que je devais remettre bientôt, et pour acheter des victuailles (alcool, cacahuètes) dans un supermarché voisin.

Les premiers qui arrivèrent furent un groupe d'inconnus : trois filles vêtues de porte-jarretelles apparents et deux shérifs avec des pistolets à la ceinture. Ils affirmèrent qu'ils étaient des amis d'Alicia et je ne posai pas davantage de questions. Deux heures plus tard, une vingtaine d'autres parfaits inconnus remplissaient le minuscule appartement, et je fus tenté de demander à quelques-uns d'entre eux de partir, car ils se comportaient comme des hooligans : ils cassaient ma vaisselle Ikea et faisaient jouer à plein volume un rock espagnol affreux. Alicia n'était pas encore arrivée. Je décidai de me saouler pour alléger la tension que la fête me causait.

Finalement, quelques minutes avant minuit, Alicia entra par la porte de l'appartement, chargée de sa piñata difforme, et elle se dirigea directement vers le balcon pour y déposer la femme enceinte. Son déguisement était un mélange équivoque, entre un habit de religieuse et celui d'une terroriste d'Allemagne de l'Est, sans lien aucun avec le thème du Far West. Je m'approchai d'elle et lui donnai un baiser innocent sur les lèvres, qu'elle reçut avec une froideur

distante ; quand je posai ma main sur sa taille elle s'emporta un peu, puis m'esquiva pour aller se servir un verre de vin. Elle me dit ensuite qu'elle ne connaissait pratiquement personne parmi les gens présents, ce qui me préoccupa grandement. Je pensai qu'ils allaient voler mes maigres possessions et créer une pagaille de violente proportion. Alicia chercha à me tranquilliser en touchant ma verge devant tout le monde, et elle insista pour que nous exécutions le rituel de la piñata. L'alcool avait émoussé un peu mon jugement, mais je commençais à me sentir mal ; je demandai que nous commencions immédiatement avec ma piñata en forme d'étoile, pour clore le sujet et pour que la fête ne se terminât pas à huit heures du matin.

Ma piñata se révéla fort bien construite. Il fallut un gorille déguisé en cow-boy, aux biceps substantiels, pour briser le papier mâché afin que les gens puissent se ruer sur les friandises. Alicia accrocha ensuite sa femme enceinte avec une ficelle (je crus entrevoir une tache de vin sur le ventre de la piñata) et demanda que la sienne, pour augmenter l'émotion, soit brisée avec la lumière éteinte.

En un ultime effort pour limiter les dégâts, j'enlevai de la pièce tout ce qui pouvait être brisé, au cas où un cow-boy fougueux se mettrait à distribuer des coups aveugles dans la pénombre à peine violacée par la lumière du balcon, que je me refusai à éteindre en dépit de l'insistance d'Alicia. Nous formâmes un cercle plus ou moins grand et je tendis à ma fiancée le bâton de bois, mais elle le refla à une autre fille et partit se cacher à l'autre bout de la pièce, près de la porte d'entrée et loin de ce qu'elle appelait ma « volonté de contrôle patriarcal » et que je continue d'appeler « tendresse ».

Je ne vis pas clairement à quel moment s'ouvrit le ventre de l'horrible piñata, mais je ne crois pas que ce fut bien au-delà de la deuxième volée. Je reprochai intérieurement à Alicia son manque d'application avec le papier journal et me préparai avec un enthousiasme infantile à accaparer les friandises. À la troisième ou quatrième dégelée que lui administra une fausse danseuse de cabaret, la piñata s'ouvrit comme une noix de coco et son contenu se répandit sur le plancher avec un bruit aqueux. Un rai de lumière provenant du balcon illumina la masse rougeâtre que la majorité des participants, qui faisaient dos à la source lumineuse, ne remarquèrent pas. J'entendis un cri aigu et plusieurs voix qui répétaient : « Putain, fait chier ! »

À deux heures du matin il ne restait plus personne à la fête, sauf Alicia – dont le corps était emmêlé à celui d'un de ses amants dans la chambre où nous dormions habituellement ensemble – et deux danseuses de cabaret, plongées dans un coma éthylique, qui dormaient enlacées dans la baignoire de la salle de bain. Les chiffons puants tachés de viscères séchaient sur la balustrade du balcon, et moi, à quatre pattes, j'essayais d'extirper avec un petit couteau les résidus de sang qui s'étaient incrustés entre les lattes du plancher.

Je pensai alors que le moment était venu de rentrer au Mexique. Je pensai qu'Alicia était une femme magnifique et que je ne voulais jamais plus la revoir. ■